

NOTES ET DOCUMENTS

UN TÉMOIN IGNORÉ DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE : LE BARON DE TRENCK

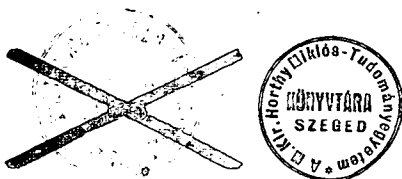
Un livre spirituel récemment publié ramène l'intérêt du public français à cette singulière figure du XVIII^e siècle, dont la vie romanesque, pleine de revers et d'élévations inattendues, passionna l'Europe entière de l'ancien régime ¹.

Le livre du vicomte E. DU JEU est une lecture captivante ; le lecteur s'abandonne au charme de sa narration et admire la finesse de sa pénétration psychologique. Néanmoins, par certains côtés, la documentation du livre nous paraît défectueuse, et nous croyons faire un travail utile en indiquant ici quelques sources dont la connaissance est indispensable, sans doute, à un biographe du baron de TRENCK.

En effet l'auteur tire son récit de deux sources : la traduction française de l'autobiographie de TRENCK parue en 1788, et les mémoires de Dieudonné THIÉBAULT, à l'aide desquels il corrige la grandiloquence et les vantardises de son héros.

Je ne reproche pas à l'auteur d'avoir laissé de côté toute cette énorme littérature que la vogue de Trenck a fait sortir de l'encrier des chercheurs allemands et dont WURZBACH a donné une bibliographie copieuse dans son *Biographisches Lexikon*. Je désire combler seulement deux lacunes considérables ; d'une part l'auteur ignore le rôle intéressant que son héros a joué en Hongrie pendant la diète « révolutionnaire » de 1790 à 1792, et d'autre part il est certain que nous ne sommes pas, comme il le croit, réduits aux conjectures quant à son séjour en France dans l'année de la Révolution, car il a bien continué ses mémoires après son départ de Paris, mais ces mémoires, quoique imprimés, ont — chose

1. Vicomte E. DU JEU, *Trenck. Un aventurier prussien au dix-huitième siècle*. Paris, Emile-Paul, 1923.



bizarre — échappé jusqu'à présent à tous ceux qui ont écrit sur le baron de Trenck¹.

Et cela pour de bonnes raisons. Le baron de Trenck publia clandestinement le 9^e et le 10^e tomes de ses *Sämmtliche Schriften* à Pesth même, en 1791, malgré le titre qui indique Strasbourg comme lieu d'impression. Voici la preuve de mon assertion : Le 9 juillet 1791, l'Autrichien GABELHOFER, conservateur de la bibliothèque de l'Université de Pesth et agent secret de la Cour Impériale, mande à Vienne que le baron de Trenck vend et distribue un livre qu'il a composé lui-même sur la Révolution française. Quelques jours plus tard, le 13 juillet, l'espion précise : dès 1790 Trenck a déjà recueilli, avec beaucoup de succès, des souscriptions pour cette publication, et en effet, les deux volumes promis, le 9^e et le 10^e volumes de ses *OEuvres complètes*, viennent réellement de paraître ; le 9^e volume semble extrêmement dangereux, car Trenck y raconte en détail les événements de la Révolution française auxquels il a assisté en personne. L'autre partie du volume, celle où l'auteur prétend donner la solution du fameux mystère de l'Affaire du Collier, semble moins dangereuse ; elle est même favorable à la reine Marie-Antoinette.

Cependant, l'impression et le papier des écrits de Trenck paraissent suspects à l'agent autrichien. Je suppose qu'il remarqua les nombreuses fautes d'impression dans les mots français, l'absence de la cédille et de l'accent grave, ainsi que le à qui devient á, lettre si typique de l'orthographe hongroise. Pour un livre imprimé à Strasbourg, c'était tout au moins singulier. Il en dit donc un mot devant Trenck qui, avec son habituelle désinvolture, avoua en riant le *truc* dont il avait usé pour déjouer la censure hongroise. Alors Gabelhofer partit à la chasse, alla fureter dans les imprimeries de Bude et de Pesth, se fit montrer tous les caractères et bientôt il réussit à découvrir l'imprimerie dont les types étaient identiques du tout au tout à ceux des volumes incriminés. L'imprimeur était Michel LANDERER, qui avait depuis longtemps la réputation d'un typographe clandestin, et qui fut, quatre années après, condamné à mort, puis gracié dans le procès des jacobins hongrois.

Gabelhofer, entièrement convaincu, alla trouver de nouveau Trenck, qui ne cacha pas longtemps son secret et confirma les suppositions de l'agent. Il ajouta même avec fierté que l'avant-veille

1. Il faut noter cependant que l'essai bibliographique de MM. Gugitz et Pfortheim (*Le Baron de Trenck*, Vienne, 1912), indique ces deux volumes comme très rares et comme provenant de l'imprimerie de Landerer, mais les auteurs de cette brochure ne semblent pas en avoir reconnu la valeur historique.

il n'avait pas vendu et distribué moins de 168 exemplaires de ses mémoires ¹.

Il va sans dire que les autorités intimèrent aussitôt l'ordre de saisir tous les exemplaires des écrits de Trenck en vente dans les librairies hongroises. Et cette nature clandestine de la publication jointe à la saisie officielle firent sans doute qu'à l'étranger ces deux volumes intéressants sont restés jusqu'à présent totalement inconnus ².

Pourtant le biographe de Trenck, et je vais jusqu'à dire : l'historien de la Révolution française, trouvent des détails inédits et des pages saisissantes et colorées sur les jours mouvementés que Trenck passa à Paris en 1789. En effet, contrairement à ce que prétendent tous les biographes de Trenck, celui-ci ne quitta Paris que le 6 août 1789, après avoir assisté en témoin curieux aux scènes principales du premier acte du grand drame historique. Nous avons donc dans les mémoires de Trenck une source inconnue de la Révolution dont la valeur documentaire est incontestable, malgré l'importance que Trenck s'attribue à tort sans doute dans les événements.

J'épargne au lecteur de ces lignes les réflexions plus ou moins philosophiques de Trenck sur les révolutions en général et sur les causes spéciales de la Révolution française, ainsi que les conseils qu'il prétend avoir donnés aux chefs des deux partis. Car Trenck était « impartial », c'est-à-dire que, tout en suivant avec l'enthousiasme d'un philosophe cosmopolite les progrès de la révolution, il se garda soigneusement de se mêler à la lutte ; tout cela ne le regardait point, lui, étranger. Ainsi, malgré les tirades sur la Bastille, à laquelle, en victime des cachots prussiens, il en voulait de tout son cœur, on ne saurait lui contester, dans le récit, une certaine retenue qui donne à ses tableaux un air de vraisemblance et d'objectivité.

L'on sait que Trenck était à la mode lorsqu'il arriva à Paris. Cette popularité lui ouvrit les salons curieux de le connaître, et lui facilita l'accès des démocrates qui voyaient en lui une victime malheureuse du despotisme. Il était encore à Spa lorsqu'il entendit Du BARRY, le beau-frère de la fameuse maîtresse du roi, se vanter d'avoir mis à la Bastille un jeune homme qui avait mal parlé de sa maîtresse, et de l'avoir laissé courir pour 60.000 louis d'or.

1. Staatsarchiv, Vienne, Privatbibl. S. Majestät., fasc. 11, n° 4.

2. Ils se trouvent au Musée National de Budapest [Opp. 733]. En voici le titre exact : *Friedrich Freyh. von der Trenck Sämmtliche Schriften. Neunter Band.* — Non relata sed probata refero. — Strasburg, 1791. — Le dixième volume, moins intéressant, ne porte pas la devise latine.

A Paris il note la passion de la société pour le théâtre, et fait cette observation intéressante que les Français ont transporté cette passion dans l'Assemblée Nationale. On commentait les gestes, les paroles, le style des orateurs tout comme ceux des comédiens. Il décrit l'ouverture des Etats Généraux à laquelle il assista ; il est ébloui de la pompe du spectacle et fatigué de la chaleur et du discours de M. NECKER, qui dura deux heures. Il donne un portrait fort réussi de MIRABEAU qu'il appelle d'ailleurs « le coquin le plus infâme et le plus misérable » de France. Néanmoins il reconnaît son talent : « Son regard de vautour révèle la soif de vengeance et la rapacité. Son débit est sonore, charmant et puissant. Son génie est malin mais d'une grande envergure, et il serait réellement un grand homme, s'il pouvait aussi être un homme honnête. Mais il ne veut même pas le paraître. Il se moque de tout blâme, il est insolent et audacieux. Il brave tout haut la vertu et l'honnêteté et sa plume est mordante, satyrique, insinuante, persuasive, rapide, pleine de raffinement et de tournures agréables qu'il sait donner aux pensées qu'il tire de son esprit inépuisable. Bref il est l'homme, le plus dangereux dans la confraternité humaine, qui ose tout pour atteindre son but » (p. 92). Trenck 'a aussi l'horreur des nombreux avocats qui siègent à l'Assemblée et qui font taire les patriotes « solides ». Il habitait Versailles pendant les Etats Généraux, ou Saint-Germain, hébergé par le duc et maréchal de NOAILLES. Il fréquentait journellement les députés qui s'ouvrirent entièrement à lui, le croyant de leur parti. Il connaissait des Anglais qui venaient lui dire adieu pour retourner en Angleterre et qui se dispersèrent ensuite en secret dans la province pour exciter le peuple à des excès. Il recueillit aussi les confidences des aristocrates auxquels il donna le conseil de céder. Il prétend tenir d'une source absolument authentique que l'intention de l'aristocratie était de dévaster Paris, de provoquer la faillite de la Banque Nationale, et de faire pendre M. Necker, ou au moins de le chasser du pays. Le comte d'Artois était le chef de cette conjuration ; celui-ci maltraita M. Necker, même en présence du roi, en lui donnant des coups de bâton (?). Il donne une description pittoresque de la vie mouvementée du Palais Royal pendant la Révolution. Il y allait souvent, ayant été admis dans le club des émigrés hollandais. Lui-même enrichissait l'abondante littérature de brochures dont la vente était une spécialité du Palais Royal. Il était à Saint-Germain, au milieu des gardes du corps, lorsqu'on résolut d'arrêter les membres de l'Assemblée Nationale. A 4 heures du soir les gardes reçurent l'ordre d'aller à Versailles le lendemain à 5 heures du matin. « Alors les jeunes gentilshommes coururent

chez leurs maîtresses dans la ville, racontèrent le terrible ordre secret, et achetèrent chacun pour soi de la poudre et du plomb dans les boutiques..... Le soir j'étais dans une société où quelques gardes du corps prenaient leur souper ; ils semblaient tous inquiets et étaient fort disposés à parader à Versailles, mais point du tout à se servir de cartouches à balle. La société était composée de patriotes et les jeunes gens furent incités à ne jamais tirer sur les citoyens ; ils étaient d'accord et désapprouvèrent le procédé de la Cour. Cependant dans tout Saint-Germain la nouvelle que les gardes achetaient de la poudre et du plomb répandit une émotion considérable, de sorte que l'on ne leur en vendit plus ; au contraire on gardait les munitions pour la défense afin d'être prêt dans tous les cas. Chaque habitant alla chercher alors son fusil. Et la garde du roi n'aurait pu exécuter l'ordre de se mettre en chemin les fusils chargés... A une heure de la nuit vint un courrier de Versailles avec cet ordre que la garde du corps resterait à S^t-Germain et ne partirait pas. Tout le monde était enchanté. Mais à 7 heures un autre courrier arriva au galop avec cet ordre que la garde devait se rendre en hâte, à bride abattue, à Versailles. » Cette nuit était celle qui précédait le jour du serment du Jeu de Paume. Il raconte aussi la nuit du 13 juillet, de la fenêtre de son logis il regardait l'incendie. Le lendemain matin il vit au Palais Royal l'émotion de la populace qui criait : aux armes ! et courait dans tous les sens sans savoir pourquoi.

TRENCK habitait à ce moment déjà *incognito* au Palais Royal. Fort probablement, il avait évité d'embrasser la cause de l'un ou de l'autre parti, et conformément à son esprit romanesque il simula un départ et rentra à Paris par une autre porte. C'est ce qui fit croire à ses contemporains qu'il quitta la France la veille de la Révolution ; erreur qui s'est conservée jusqu'à présent dans ses biographies. Il prit alors logement au Palais Royal, chez le joaillier Bœhmer, son compatriote, dont le nom est connu dans la fameuse *Affaire du Collier*. Il se glissa de temps à autre chez son ami le baron HEYDEN qui, s'étant battu pour la cause de l'Amérique, se mêlait maintenant aux intrigues politiques des patriotes hollandais. Trenck prétend qu'il était l'ami intime de La Fayette et qu'il apprenait par ce canal tous les événements notables.

La nuit du 13 juillet, il était donc au Palais Royal. Il y apprit qu'il avait bien fait de quitter son ancien logement, car « quelques troupes du peuple furieux m'y avaient cherché pour me mettre à leur tête afin d'occuper la Bastille. Si j'étais resté à la maison, j'aurais dû obéir à la force. Et ce n'était pas précisément hono-

« rable pour moi. » Trenck assiégeant la Bastille ! Le récit n'a d'ailleurs rien d'in vraisemblable puisqu'il était une victime bien connue des prisons ; le peuple, simple dans ses raisonnements, croyait sans doute que l'officier Trenck était tout désigné pour conduire la démolition du symbole de ses souffrances. Mais Trenck n'avait pas le sentiment théâtral des Français ; il préféra se tenir sagement à l'écart. Toute sa vie il lui manqua quelque chose pour devenir un grand homme, d'aventurier qu'il était.

Il décrit alors la prise de la Bastille : il vit avec une grande joie la tête de De Launay à la pointe d'une baïonnette ; il déverse dans ses mémoires sur la Bastille toute sa bile d'ancien prisonnier et regarda avec volupté les travaux de démolition. Il n'exagère pas d'ailleurs les difficultés des assiégeants : il assure que le fort n'était pas défendu et qu'il n'y avait que des invalides.

Il rapporte ensuite les bruits calomnieux qu'on faisait répandre sur la reine, dont il prend chaleureusement la défense. Elle était bien la fille de Marie-Thérèse, sa bienfaitrice ! « Les Russes avaient acheté du blé à Marseille, et on avait laissé, par imprudence, sortir ce blé du pays. A Paris on disait que la reine l'avait acheté et envoyé en Hongrie par Trieste. Je fis un calcul et prouvai que dans ce cas la mesure de blé aurait coûté 21 livres jusqu'à l'arrivée en Hongrie et qu'on pouvait l'acheter à Trieste pour 6 livres. » Tous ces bruits, et d'autres plus fantastiques encore, la rendirent tellement impopulaire qu'au club on cria : Allons à Versailles chercher la tête de la reine ! Mais le baron Heyden calma les esprits. Il vit au Palais Royal comment le peuple fit grimper sur un arbre un petit abbé qui avait osé « raisonner contre M. Necker ». Monté sur l'arbre il dut s'y prosterner à genoux entre deux branches et demander pardon à Dieu, au peuple et à M. Necker. Il se sauva enfin, bombardé de chapeaux, par une échelle qu'on fit descendre d'une fenêtre sur l'arbre même.

Il vit aussi les scènes sanglantes. Un jour, se promenant au boulevard, il vit accourir une troupe au son du tambour : il se trouva en face de la tête de Foulon, attachée au bout d'une pique, il avait déjeuné avec lui quelques jours auparavant. « Un garçon la portait devant lui, et le sang lui tombait à gouttes sur son corps nu et sur son visage. Le spectacle était terrifiant. Le crâne chauve était couvert de blessures, un œil pendait en dehors, dans la bouche on avait fourré du foin et des lambeaux de chair pendaient sur la tête coupée. » Il vit aussi le corps de Berthier et recueillit la confidence de La Fayette, auquel il demanda pourquoi on l'avait laissé périr entre les mains de la populace. D'abord le général lui répondit évasivement, mais « comme il aperçut ma pensée dans

mes regards, il me dit en secret : Foulon et Berthier, pendant leur courte détention, avaient tant révélé des complots du parti de la Cour qu'on ne pouvait les faire passer par un interrogatoire en règle et les juger selon les lois, car alors il eût été impossible de sauver des personnages importants fortement compromis. Afin que la chose tombât dans un éternel oubli, on les abandonna de bon gré à la fureur du peuple. » Je ne sais pas ce que vaut le témoignage de Trenck, mais l'explication vaut la peine d'être recueillie. Enfin Trenck raconte en détail son départ qui naturellement ne put avoir lieu sans accident. Il alla trouver La Fayette à l'Hôtel de Ville pour lui demander un passeport. La Fayette le pria de rester et ne lui garantit pas la sûreté de sa personne pendant le voyage. Enfin Lafayette lui remit le passeport lui-même. Mais il y avait une lacune : on y avait mis la stipulation d'usage qu'il ne devait avoir aucune arme sur lui. « Je donnai la réponse d'un ton menaçant : — Que je ne partirais pas sans mon épée et que mon épée que je porte pour mon monarque, mon uniforme et ma naissance, m'appartenait comme mon unique défense. A celui qui me demanderait de la remettre je tirerais une balle dans la tête ». Et s'il allait être attaqué par des milliers de bourgeois ? lui répliqua La Fayette. « Celui qui me la demanderait, mourrait infailliblement de ma main, fut ma réponse. » On se regardait avec stupeur et l'on souriait. Mais on lui donna un autre passeport qui lui permit le départ avec tout l'honneur dû à son état militaire. Partout où il passa, il fut arrêté par des foules armées, mais aussitôt qu'on le reconnut on cria : Vive notre ami le baron TRENCK ! et on le laissa partir. Même les paysans connaissaient son nom. A Metz ce fut un véritable triomphe ; le peuple l'accompagna jusqu'à la porte de la ville, en poussant des cris de joie, les officiers l'embrassaient et il emporta les sentiments de la plus profonde reconnaissance pour la France et son peuple magnanime.

Voilà les principales scènes retracées par le grand aventurier. Elles ne sont pas très importantes, mais elles sont pittoresques et partant, très probablement authentiques. Au fond, Trenck ne raconte que ce qu'un flâneur a pu voir en ce temps dans les rues et dans les faubourgs de Paris, mais c'est ce qui fait, à mon sens, la valeur de son récit.

Dans l'autre partie de son volume il prétend donner la solution du mystère de l'Affaire du Collier. Ce petit mémoire mérite aussi l'attention des historiens. Ses conclusions sont identiques à celles de l'histoire : à part quelques détails il voit juste dans cette affaire embrouillée, car il est impartial et travaillait la main sur les documents du joaillier Bœhmer, chez qui il habitait et qui les

lui prêta volontiers, et sur le dossier du procès qu'il réussit à consulter après la prise de la Bastille. Dans tous les cas Trenck, parmi les nombreux libellistes occupés de ce gros scandale, fut le premier qui pût voir ces documents précieux. Son récit est clair et simple, il y épargne au lecteur même les tirades qui lui sont si habituelles.

Ayant quitté la France Trenck revint en Autriche. En 1790, lors de l'ouverture de la diète hongroise, il parut en Hongrie où il voulut gagner la faveur des grands afin d'obtenir l'indigénat hongrois et de recueillir ainsi l'héritage de son oncle, usurpé par des étrangers. Il fut accueilli à Bude avec enthousiasme ; les agents de Vienne avaient cependant l'œil sur lui, car il était doublement suspect, comme agent de la Prusse et, ce qui est pis, comme l'émissaire des révolutionnaires français. Trenck envoya lui-même des rapports secrets au roi Léopold II, dans lesquels il indique avec sa grandiloquence habituelle les causes du trouble général. Il conclut que le clergé est l'ennemi le plus dangereux du trône et qu'en Hongrie on avait besoin d'hommes comme lui ¹.

D'autre part il inonda la Hongrie de libelles écrits exprès pour la Hongrie, dirigés tous contre le clergé. Il se plaisait au rôle d'un Voltaire hongrois. Il acquit bientôt une popularité énorme : on écouta bouche bée le récit de ses aventures, mais surtout il étonna son auditoire par le récit de ce qu'il venait de voir à Paris. On tenait là quelqu'un qui avait vu de ses yeux ces merveilleux événements ! Les patriotes hongrois et surtout ceux qui devinrent plus tard les soi-disant « jacobins » hongrois l'entourèrent et se firent expliquer par lui la constitution française. Il tenait des propos hardis. Il traitait la population de l'Autriche de vils esclaves ; dénigrait l'armée autrichienne et, au désespoir des agents de Vienne, depuis son arrivée les braves bourgeois de Bude et de Pest qui avaient obéi jusqu'alors à leurs suggestions, ne parlaient plus que de la liberté française, du joug des rois, de révolution. Après la fuite de Varennes, Trenck courut les rues hors de lui, et cria « que la nation était trahie et qu'il irait à toute bride en France, se mettrait à la tête des troupes nationales et châtierait cette canaille des rois. » Il ajouta en fureur que c'est la maison d'Autriche qui avait organisé cette contre-révolution. Mais quand la deuxième nouvelle arriva de l'arrestation du roi, Trenck jubilait et criait : « on voit bien que c'est la maison d'Autriche qui arrange tout cela puisque le reste de la famille se trouve à Bruxelles ». Il

1. Privatbibl. S. M., fasc. 4, n° 40.

ajouta que si le roi ne lui rendait pas ses biens en Esclavonie, il irait tout droit en France (sic !). Et alors gare aux rois !

Tous ces propos d'ivrogne ne sont pas fort sérieux, mais on voit l'importance historique de cette figure. Il représente en Hongrie la Révolution qu'il a vue, répand les idées françaises et publie même un récit assez fidèle et même dramatique des événements. En 1791 sa popularité allait décroissant, on découvrit en lui l'aventurier et surtout il lassa tout le monde de ses demandes d'argent. Très indigné d'avoir été abandonné des Hongrois, « le philosophe de l'humanité » prit comme Bélisaire — c'est là sa comparaison préférée à cette époque — le bâton du mendiant, quitta la Hongrie et même l'Autriche et rentra de nouveau en France où il périt sous la guillotine.

Ainsi le baron de Trenck fut le lien vivant entre la Révolution française et le public hongrois ; ce Prussien fut le seul agent étranger de la Révolution en Hongrie ².

(Budapest).

ALEXANDRE ECKHARDT.

1. Gabelhofer, 9 juillet 1791, Privatbibl., S. M., fasc. 11, n° 4.

2. Le vicomte du JEU a confirmé par des arguments intéressants (p. 182), l'hypothèse de M. Maurice SPRONCK (*Journal des Débats*, 28 mars 1920), qui a signalé la similitude de l'histoire de Trenck et du *Candide* de Voltaire. Il a rapproché notamment le nom de Trenck de celui du baron Thunder-Ten-Tronckh. Or il y a mieux ; un cousin de Trenck, le même qui rédigea le fameux journal de Neuwied, s'appelait *Trenk von Tonder*. Sans doute Voltaire ne put connaître ce Maurice Flavius Trenk von Tonder, qui n'avait que 13 ans lors de la publication de *Candide*, mais il entendit parler sans doute de son père qui était ambassadeur de Pologne à Dresde (cf. Wurzbach, *Biogr. Lexikon*). La particule *ten* correspond en flamand au *von* haut-allemand.